

Retranscription de l'entretien avec Michel SOULAS

Enregistré à son domicile à Rezé avec la présence d'Émile Gomin, par Cécile Liège,
le 10 octobre 2011

[0'00"00] – Les origines familiales

Michel Soulas : Je m'appelle Michel Soulas. Je suis né à Nantes le 4 janvier 38.

Cécile Liège : Vous pouvez nous expliquer dans quelle famille vous êtes né, ce que faisaient vos parents ?

MS : Dans une famille ouvrière. Mon père était artisan-serrurier, ferronnier. Et ma mère, femme au foyer. Ancienne couturière.

CL : Vous aviez des frères et sœurs ?

MS : Nous étions six en tout. Six enfants.

CL : Votre papa travaillait à Nantes ?

MS : Non. Il était à son compte à Trentemoult.

CL : Vous habitiez à Nantes ?

MS : Je suis né à Chantenay. C'est une époque assez lointaine, hein ! A l'époque, mes parents habitaient Chantenay.

CL : Tout en travaillant à Trentemoult ?

MS : Oui.

CL : Pourquoi ils n'habitaient pas à Trentemoult ?

MS : Parce que quand on se marie, la femme est d'un côté, le mari de l'autre, ils ont pas trouvé de logement sans doute à Trentemoult.

[0'01"34] – Arrivée à Trentemoult

CL : Vous avez passé votre enfance à Chantenay ?

MS : Non. Je suis arrivé ici [à Trentemoult] tout petit. J'avais 4 ans.

CL : Qu'est-ce qui vous a fait venir ici, à Trentemoult ?

MS : D'abord, pendant la guerre, on est parti à la campagne un peu. Et on est revenu là, ici, à Trentemoult.

CL : Après la guerre, vos parents ne se sont pas réinstallés à Chantenay, pourquoi ?

MS : Mon père était natif de Trentemoult. Mon père, mon grand-père, ça date de... il y a des Trentemousins jusqu'en... on est remonté jusqu'en 1600 et quelque chose.

CL : Vous habitiez où au départ ?

MS : On a habité un an Cour-des-Miracles. Faut le faire, c'est comme à Paris, il y a la Cour-des-Miracles à Trentemoult. Et ensuite on est allé, rue Le-Breton.

CL : Cette première maison, de la Cour-des-Miracles, vous vous en souvenez ?

MS : Vaguement. C'était une petite maison. Une maison de pêcheur à Trentemoult, quoi.

CL : Vous étiez déjà tous les six dedans, enfin, les huit de la famille ?

MS : Non, parce qu'il y en a qui étaient pas arrivés là. Il devait en manquer deux, là [rire]. Y'en a deux qui

sont nés rue Le-Breton.

CL : Qu'est ce qui a fait que vos parents ont quitté la Cour-des-Miracles ?

MS : D'abord ils étaient pas chez eux et puis c'était trop petit pour une grande famille. Ils ont trouvé cette maison-là, ils ont acheté.

CL : Je ne sais pas si vos parents vous ont en parlé, mais c'était facile d'acheter à l'époque ?

MS : J'en sais rien.

[0'04"16] – Souvenirs d'enfance à Trentemoult

CL : Vos souvenirs d'enfant à Trentemoult ?

MS : J'ai passé toute ma jeunesse à Trentemoult.

CL : Alors qu'est-ce que vous y faisiez ?

MS : Des conneries, comme tous les gosses de Trentemoult. Disons qu'à Trentemoult, on était quand même des mômes assez libres. C'est pas comme en ville ou... à Nantes ou... Là, à Trentemoult, on avait fini l'école, on prenait notre casse-croûte, on allait jouer dans la rue. Dans la rue, ça veut dire dans tout Trentemoult ! Y'avait les copains, les copines. Il y avait toujours quelque chose à faire pour s'amuser.

CL : C'était quoi les jeux ?

MS : Tous les jeux de garçon. Oui, les billes, les trucs de cache-cache dans les petites ruelles de Trentemoult, c'était courant ça. Sauf l'hiver. Il y avait d'autres occupations quand il faisait très froid. On allait sur le Seil, on faisait du patin à glace. Les hivers devaient être plus rigoureux que maintenant sans doute. On n'avait pas de patins, on allait avec nos godasses et on faisait des traîneaux.

CL : Avec quoi vous faisiez les traîneaux ?

MS : Avec du bois et mon mettait un bout de ferraille en dessous. Ça faisait comme une luge, quoi.

CL : C'est vous qui les fabriquiez ou vous demandiez à vos parents de fabriquer ça ?

MS : Oh, c'était facile à faire.

CL : Vous étiez bricoleur ?

MS : Oh oui. Y'en a que c'étaient les parents qui le faisaient, hein. Mais beaucoup allaient piquer de la ferraille... parce que mon père avait toujours de la ferraille derrière chez lui là-bas. Alors beaucoup allaient piquer pour faire les [je ne comprends pas] qu'il y avait en-dessous.

CL : Vos copains, ils étaient tous de Trentemoult ?

MS : Ça se passait entre copains de Trentemoult.

CL : De tous les milieux, enfants d'ouvriers, enfants des ruelles comme on dit, et puis... ?

MS : On demandait pas les cartes d'identité, hein ! [rire]

CL : Le mélange se faisait bien ?

MS : Il y a quand même certains de familles plus aisées qui se mélangeaient pas. Pas beaucoup, mais il y en a qui se mélangeaient pas.

CL : Vous, c'étaient plutôt les enfants des ruelles ?

MS : Oui, oui.

[0'07"32] – L'école

CL : Vous alliez à l'école où ?

MS : J'ai été un an à l'école Jean-Jaurès, à Trentemoult. Et autrement, à Rezé.

CL : Jean-Jaurès, c'était l'école publique ?

MS : Oui, l'école publique, ici à Trentemoult.

CL : C'était un choix de vos parents ?

MS : Je pense que c'est un choix délibéré. Tout le monde est allé à l'école publique chez nous, c'est tout.

CL : Est-ce que vos parents vous ont déjà expliqué pourquoi ?

MS : Non, il y avait pas de pourquoi. Chez nous, c'était la coutume c'était comme ça. On va à l'école de la République, un point c'est tout. On aurait pu aller, là-bas, il y avait une autre école, comment ça s'appelait ? Pour les filles, Sainte-Bernadette.

CL : Vos parents étaient pratiquants ?

MS : Non, ils avaient reçu une éducation religieuse mais ils étaient pas pratiquants. Bon, s'il y avait une cérémonie quelconque, ils y allaient mais c'est pas des gens qui allaient à la messe tous les dimanches.

CL : Vous, vous étiez baptisé ?

MS : Oui.

CL : Est-ce que vous vous souvenez des relations entre enfants de l'école publique et enfants de l'école catholique ?

MS : Y'en avait des relations, forcément, surtout à la sortie de l'école ! C'était soit eux qui se planquaient, ou nous. Soit qu'on leur filait une flopine, soit qu'on en mangeait une [rire]. Mais c'était presque sympathique, c'était pas méchant. C'était plus un jeu qu'autre chose. L'école des coïnes comme on disait. Et puis il y en a qui appelaient ça, pour nous, ceux qui étaient très pratiquants, l'école du diable ! Il y avait un autre nom, mais je m'en rappelle plus. C'était pas méchant. Et puis quand on arrivait à Trentemoult, on jouait ensemble. C'étaient des trucs de gamins. Comme on pouvait voir dans la Guerre des Boutons. Y'avait des bandes qui attendaient les autres et puis ça empêchait pas qu'ils jouaient ensemble après.

[0'11"40] – Le parcours vers l'école

MS : On allait à l'école à Rezé. On traversait les prés. On prenait pas la route. On traversait à travers les champs. On tombait juste à côté de la boulangerie dans le bourg de Rezé.

CL : Vous étiez combien à y aller comme ça ?

MS : Je saurais pas dire, tous les gosses de Trentemoult, quoi ! Alors soit ils allaient à l'école laïque, soit à l'école chrétienne. Mais de toute façon, ceux de l'école chrétienne, ils prenaient la même route que nous à peu près.

CL : Vous faisiez route ensemble ?

MS : Ben oui.

CL : Donc la tradition, c'était vraiment de se battre après l'école [rire] ?

MS : Après. On avait pas le temps avant [rire].

[0'12"42] – Apprendre à nager dans la Loire

CL : Est-ce que vous aviez des occupations, des loisirs, en dehors de l'école ? Un sport ?

MS : Non, j'étais pas un grand sportif. Et puis il y avait moins de sports qu'à l'heure actuelle. Ça m'est arrivé quand j'étais môme, on allait se baigner à l'ombre des pissotières en fleurs [rire], à la place-des-Filets là-bas. On a tous appris à nager dans la Loire. Alors que maintenant, c'est interdit de se baigner. On apprenait tout seul. Personne m'a appris à nager, j'ai appris tout seul, comme tous les gosses. On se jette à l'eau, oui. On met un pied d'abord à terre, et puis on le lève de temps en temps et puis ça y est, on part.

CL : Il n'y avait pas d'adulte avec vous ?

MS : Non. J'ai dû aller à Chantenay avec mon père en bateau. Arrivés à vingt mètres de la côte, allez hop ! À l'eau ! He ben, on apprend à nager comme ça !

CL : C'est quand même votre père qui a pris l'initiative de vous jeter à l'eau ?

MS : Oui.

CL : Comme les enfants de marinières en fait ?

MS : Oui, c'est un peu la même chose. Et puis on savait tous nager. Tout petits, on savait tous nager.

CL : Vous vous souvenez de ce jour-là quand votre père vous a jeté à l'eau ?

MS : Déjà, je savais à moitié nager parce que bon, on attend pas les parents pour aller se baigner. Ils savaient même pas toujours qu'on était allé se baigner [rire] ! Et puis un jour, on revenait de Chantenay, et puis alors, allez ! À l'eau ! Je suis bien revenu à terre ! Alors !

CL : Vous saviez que votre tour allait arriver, que c'était la tradition ?

MS : Je sais pas si tout le monde le faisait mais y'en a pas mal à qui c'est arrivé.

[0'15"58] – Les cours de dessins du jeudi

CL : Toujours dans les occupations, dans le privé il y avait le patronage par exemple, est-ce que vous aviez des activités dans des amicales laïques ou des choses comme ça ?

MS : J'ai toujours fait partie de l'Amicale laïque mais j'étais un peu plus vieux quand j'ai fait des activités. À l'école, c'était le jeudi, je prenais des cours de dessin.

CL : Et c'est vous qui avez choisi ça ?

MS : Oui, parce que je savais que ça aurait pu me servir un jour.

CL : C'était du dessin artistique ?

MS : Non, industriel.

CL : C'était donné par qui ces cours ?

MS : Par un instituteur.

CL : Ça se passait à l'école ?

MS : Le jeudi matin.

CL : Vous aviez quel âge ?

MS : J'ai commencé peut-être à 7-8 ans. Mais c'était pas obligatoire. On y allait ou on n'y allait pas.

[0'17"23] – Formation professionnelle

CL : Quelle formation scolaire avez-vous suivie ?

MS : C'est la formation de beaucoup de gosses comme moi. Je suis allé jusqu'au certificat d'études. Et à 14 ans, je suis entré en apprentissage comme serrurier.

CL : Votre choix, il s'est fait comment ?

MS : On sait pas trop ce qu'on veut faire. Et comme mon père était serrurier, et avec l'atelier, ça s'est fait naturellement.

CL : Vous étiez l'aîné ?

MS : Non, j'avais deux sœurs au-dessus de moi.

CL : Vous avez fait votre apprentissage où ?

MS : Dans une maison à Nantes.

CL : La formation et l'entreprise étaient à Nantes ?

MS : Oui. La boîte de serrurerie était à Nantes.

CL : Et ça, ça dure combien de temps ?

MS : J'ai fait quatre ans parce que j'ai redoublé une année. Il y a une année où j'étais pas trop courageux... ça a mal marché ! Et puis après j'ai recommencé et j'ai eu mon CAP. Et puis après je suis revenu travailler avec mon père. Je suis revenu à 18 ans par là. Et je suis parti à l'armée après. À 20 ans.

CL : Quand vous êtes arrivés pour travailler chez votre père, vous habitiez toujours chez vos parents ?

MS : Oui.

[0'19"31] – Les loisirs de jeunesse

CL : Avant d'arriver à l'armée, vous aviez des occupations, des loisirs ?

MS : On a des sorties, on va au bal, au cinéma. On va dans les kermesses, on va un peu partout, on sort. Je sortais le samedi et le dimanche, quoi.

CL : Et c'était où ?

MS : Partout dans Nantes. Nantes ou la région.

CL : Où est-ce qu'on rencontrait les filles ? Est-ce que c'était une époque où on rencontrait les filles ?

MS : Y'en avait partout. A rester à Trentemoult, on en trouvait aussi [rire]. Parce qu'il y avait des bals aussi à Trentemoult.

CL : Le dimanche, c'est ça ?

MS : Oui.

CL : Et là, vous, vous fréquentiez les bals de Trentemoult par exemple ?

MS : Ça m'est arrivé, à Trentemoult, à Pont-Rousseau, à Chantenay, à Nantes.

CL : Et votre vie professionnelle vous laissait le temps de sortir, de voir du monde ?

MS : Fallait pas mélanger la fête avec le boulot. Même si on sortait entre copains, on faisait la java le dimanche, il fallait être au boulot le lendemain. La porte était prête là-bas à l'atelier. Tant pis si on n'avait pas dormi de la nuit, il fallait être au boulot.

CL : Ça arrivait ?

MS : C'est arrivé, oui. Quand on fait la fête, on regarde pas l'heure.

[0'21"35] – L'armée en Algérie

MS : L'armée, elle m'a emmené en Algérie, quoi. J'ai fait trente mois.

CL : Vous le saviez en partant ?

MS : Oui, 90-95% allaient là-bas.

CL : Vous aviez des copains qui étaient déjà partis qui vous racontaient un peu ?

MS : Les gars de mon âge, ils y étaient ou ils parlaient comme moi.

CL : Vous êtes restés combien de temps en Algérie ?

MS : En Algérie, deux ans. Dans l'Oranais. Les Monts de Tlemcen. On était opérationnels. Pendant deux ans.

CL : Vous êtes revenu en quelle année ?

MS : En 60.

CL : C'est une expérience qui vous a changé ?

MS : Ah oui. Ça change un bonhomme quand tu reviens de...

CL : C'était difficile...

MS : Oui, c'est difficile à vivre et puis bon ben...il faut se remettre dans le courant de la vie après. Ha ben ça revient vite mais... Il y a toujours des moments... bon, il y a eu des bons moments, mais il y a eu des mauvais, bon, ben on peut pas les oublier.

[0'23"32] – Les Soulas et la mi-carême

CL : Donc vous revenez, et là vous faites quoi ?

MS : J'ai repris mon boulot avec mon père.

CL : Vous étiez associé ?

MS : Non, j'étais ouvrier chez lui. Je me suis marié pas tellement longtemps après.

CL : Vous l'avez trouvé où votre promise ?

MS : Il y a longtemps qu'on se connaissait déjà. Elle était venue faire la mi-Carême avec nous.

CL : C'est quoi la mi-Carême ?

MS : C'est le Carnaval de Nantes. Ça s'appelait pas le carnaval, ça s'appelait la mi-Carême à l'époque.

CL : Qu'est-ce que vous y faisiez ?

MS : On avait un grand char et on avait un groupe de 100-120 personnes. Tous des jeunes de Trentemoult. Tout Trentemoult participait !

CL : Et ces 120 personnes, elles faisaient quoi ?

MS : On défilait à la mi-Carême de Nantes.

CL : Et ce char, racontez-moi un peu comment ça se passait ?

MS : Ça se passait comme ça se passe depuis toujours. Enfin, non, cette année il y en a pas eu. Il y a toujours un défilé à Nantes. Bon ben, il y a des chars, il y a des musiques, des groupes, bon ben on participait à ça.

CL : Mais à Trentemoult, il y a quand même une tradition assez forte ? Le nom de Soulas, il est très lié au carnaval et aux chars ?

MS : Oui, parce que c'était mon père qui s'en occupait. Mon père s'occupait du char et ma mère s'occupait des costumes. Parce que faut pas dire l'un ou l'autre parce qu'ils étaient liés tous les deux.

CL : Comment ça se fait que c'est vos parents qui ont pris ça en charge ?

MS : Parce qu'ils avaient envie de faire bouger la jeunesse à Trentemoult. On sortait quand même de la guerre. Il y a quand même des choses tristes, et puis c'était tous des enfants de la guerre pratiquement. Ils ont voulu faire quelque chose pour animer le pays. C'est lui qui a organisé la première mi-Carême à Trentemoult. Il a fait les chars des Reines à Trentemoult. Ils ont commencé à Trentemoult avant Nantes. Alors ça doit être en 46 à peu près.

CL : Et dès la première mi-Carême en 46, il y avait cette idée de faire un char ?

MS : Disons que mon père faisait le char de la Reine à Trentemoult. C'est celui où les reines siègent dessus.

CL : Pourquoi, quand vos parents ont eu envie de faire bouger la jeunesse trentemousine, ils ont choisi la mi-Carême ?

MS : J'en sais rien comment c'est arrivé la première idée.

CL : Il y avait une tradition chez vous avant cela, est-ce qu'il y avait quelque chose qui plaisait à vos parents avant d'organiser ça ?

MS : Non, pas chez nous.

CL : Vous vous souvenez du premier char ? La fabrication, l'implication des gens ?

MS : Il décide d'abord de faire un char. Il fait une maquette ou un plan. Il faut commencer ça six mois ou un an avant le jour fatidique. Si il décide de faire un char, il faut que tous les costumes aillent avec. Et la musique. Faut préparer tout ça. Il a d'abord fait les chars de Trentemoult. Où il était pratiquement tout seul à le faire. Et puis après, quand il a voulu faire les chars de la mi-Carême, il y a eu d'abord la famille, et la famille est assez grande. « *On va te donner un coup de main* ». Et puis il y a eu les amis. Et tout le monde s'est rapproché. On a formé des groupes jusqu'à 120 personnes.

CL : Chaque année, c'était la même chose ?

MS : A l'époque, il y avait pas de thème, mais il y avait plusieurs catégories quand même. Nous, on était dans la catégorie Présentation. Il y avait la catégorie des Chars en carton. Ça représentait soit des animaux, des machins comme ça, ou même des personnages. Alors que nous c'étaient des présentations. C'était basé sur des opérettes. Mes parents allaient voir, montaient à Paris, ils allaient au théâtre Mogador et ils s'inspiraient des décors, des costumes.

CL : Dans leur vie, ça prenait une grande place, quand même ?

MS : Oui.

CL : Et il n'y a jamais eu de thème ?

MS : Maintenant ça s'appelle le Carnaval et il y a un thème. Nous c'étaient des catégories de chars. Il y avait plusieurs premiers Prix et il y avait un prix d'Honneur. Le prix d'Honneur, c'est nous qui l'avions presque à chaque fois.

CL : C'était qui le jury ?

MS : Il y avait des gens du comité des fêtes de Nantes, et des personnalités de tout, de la presse, de la politique, du spectacle.

CL : Pour vous gagner le Premier prix, c'était un enjeu important ? Il y avait de la compétition ?

MS : Forcément, il y avait un enjeu important. C'est comme celui qui fait une course, s'il arrive toujours dernier, c'est pas marrant. C'était presque une compétition aussi. De toute façon, tout ce qu'on faisait, c'était pour essayer de le faire au mieux.

CL : Jusqu'à quand vous avez été impliqué dans cette aventure des chars ?

MS : Le dernier qu'il y a eu, c'était en 61.

CL : Qu'est ce qui a fait que ça s'est arrêté ?

MS : En 46, c'étaient des chars de Trentemoult, de la mi-Carême de Trentemoult. Et à Nantes, ça a dû commencer en 51 ou 52.

CL : Ça veut dire que la mi-Carême de Trentemoult s'est transporté à Nantes ?

MS : Ah non, non. C'est pas la mi-Carême qui s'est transporté... C'est, disons que, au lieu de faire un char à Trentemoult, le char était fait pour la mi-Carême de Nantes.

CL : Pourquoi ça s'est arrêté en 61 ?

MS : Parce qu'il y avait des problèmes de passage. Parce que mon père voulait pas faire le char à Nantes. Et on ne pouvait plus, non plus, le faire ici, parce qu'ils ont fait les viaducs, là-bas, boulevard Victor-Hugo, boulevard des Martyrs-nantais. Et le char ne passait plus. La hauteur. C'était le char le plus important de la mi-Carême, hein !

CL : Vous vous souvenez de comment vous l'avez vécu, ça ?

MS : Moi, j'ai pas eu tellement l'occasion de le vivre parce que c'est le moment où j'étais à l'armée. Après, il y a eu un groupe de fait avec une voiture fleurie. Mais c'était un groupe, c'est tout, il y avait pas de char.

CL : Quelles évolutions entre 46 et 61 ?

MS : Il y a eu une façon de faire différente. Parce que les chars, avant, se faisaient avec du plâtre, de la serpillère et du grillage. Après il y avait toujours du grillage pour les formes, et du papier. Tout un tas de petits papiers qui étaient collés les uns sur les autres et ça donnait des formes. Et maintenant, ils ont encore d'autres matériaux, comme le polystyrène, qui n'existait pas alors.

CL : Qui s'occupait de cet aspect technique ? Comment vous êtes passé de la serpillère aux papiers ?

MS : Je sais pas. Disons qu'il y a eu toute une évolution. Il n'y a pas que la mi-Carême de Nantes. Y'en a qui se sont inspirés d'autres carnivals, comme Nice ou Dunkerque. A Nantes, il n'y a que des amateurs. Mais à Nice ou même à Dunkerque, il y a des professionnels. Parce que leurs chars sont revendus après.

CL : Ça veut dire que, vous, dans votre équipe, il y avait des gens qui s'intéressaient à ce qui se faisait ailleurs pour aller chercher d'autres techniques ?

MS : Non, non. C'est mon père qui s'occupait de tout.

CL : Donc, c'est lui qui inventait la façon de la faire ?

MS : Voilà.

CL : Après 61, vous avez continué à vous intéresser cette tradition du char ?

MS : On sait bien comment sont faits les chars maintenant. D'abord, il y a beaucoup d'ossatures métalliques, et beaucoup de polystyrène.

CL : Même si vous n'en fabriquez plus aujourd'hui, vous continuez à vous intéresser à la fabrication des chars ?

MS : Ça nous empêche pas d'aller voir les constructions. Et même si on ne va pas les voir, ils le font voir sur les journaux.

CL : Vos chars, ils voyageaient ?

MS : On est allé ailleurs, mais sans les chars. Parce que les chars étaient trop importants. On allait le groupe simplement. Mais ça représentait deux cars ! C'est nous qu'avions fait le plateau de tous les chars. Le plateau, c'était le plus important de Nantes, il faisait quatre mètres. Alors on se balade pas avec un truc comme ça... Et puis ça faisait 15-16 mètres de long ! Et puis c'est très haut, ça ne passe pas en-dessous les fils !

[0'38"47] – Les régates

MS : Les régates et la familles Soulas... disons qu'il y a une société à Trentemoult, qui s'appelle le Syndicat d'initiatives, et mon père était vice-président du Syndicat d'initiatives et président du Comité des fêtes. Parce qu'il y avait deux trucs à une époque. Et il y avait tous les ans des régates d'organisées et mon père en faisait partie, comme Émile en a fait partie et moi j'en ai fait partie aussi.

CL : Vous faisiez quoi vous ?

MS : Ben tout ce qu'il y a à faire comme bénévolat ! On a tous quelque chose à faire quand on s'engage dans une association. Il faut des gens pour monter les stands pour les démonter, pour... Il faut des gens pour les tenir les stands. Il faut des gens à la table de marque. Il faut des gens à la sécurité sur l'eau.

CL : Et vous, pourquoi vous vous êtes engagé là-dedans ?

MS : Je me suis engagé là parce que mon père y était et je vois pas pourquoi j'aurais été ailleurs. Les régates, ça représentait quand même Trentemoult. C'était une bonne association.

CL : Vous étiez combien dans l'association ?

MS : Je pourrais pas dire, moi ! Tous les Trentemousins n'y étaient pas mais tous les Trentemousins aimaient les régates, et les aiment toujours parce qu'elles existent toujours mais plus sous le Syndicat d'initiatives. Il y avait une bonne équipe, quoi, je sais pas, peut-être une trentaine de gars.

CL : Vous faisiez vous-mêmes des régates ?

MS : Oui. J'ai fait des régates tout petit parce que mon père a eu un bateau. A l'âge de six ans, je faisais des régates. Et je savais ramer, godiller. Le bateau ne me faisait pas peur du tout.

CL : Il y avait quand même une culture autour du bateau ?

MS : Oui.

CL : La trentaine de gars qui organisait les régates, ils venaient de quels milieux, quels liens il y avait entre vous ?

MS : C'était tous des Trentemousins.

CL : De tous les milieux ?

MS : Des ouvriers pour les trois quarts.

CL : Et c'était beaucoup de pratiquants des régates ?

MS : Y'avait pas mal de gars qui n'y connaissaient rien aux régates mais qui étaient là quand on avait besoin. Par contre, pour s'occuper de la régate, il fallait des gens qui s'y connaissent. C'est ceux qui étaient à la table. Il y avait une table de marque où il fallait quand même s'y connaître. Mais les autres, ça les empêchait pas de faire de la manutention, de tenir un bar ou un autre stand ou de faire autre chose. Faire de la sécurité.

CL : Ces gens-là qui n'y connaissaient rien, qu'est-ce qui leur donnait envie d'être là ?

MS : Je sais pas moi, l'envie de participer, de faire quelque chose, de faire du bénévolat.

[0'43"41] – L'installation du foyer au Château de Rezé

CL : Vous vous êtes marié en quelle année ?

MS : En 60.

CL : Pendant que vous étiez en Algérie ?

MS : Non, je me suis marié six mois après être revenu. Je suis revenu fin juin 60.

CL : Comment s'est installé le jeune couple ?

MS : On a trouvé un petit logement à Chantenay. On a vécu à peine un an à Chantenay.

CL : Pourquoi vous n'avez pas habité à Trentemoult directement ?

MS : Parce qu'on avait pas trouvé !

CL : C'était difficile de trouver ?

MS : C'était presque impossible, oui ! Parce qu'il y avait pas de place.

CL : Et de faire construire ?

MS : Avec quoi ? Avec quel pognon on aurait construit ? Quand on arrive, on est tout neuf, y'a pas un rond !

CL : Alors, dix mois à Chantenay et ensuite ?

MS : Ensuite, on a été onze ans au Château de Rezé.

CL : Dans les immeubles construits dans les années 60 ?

MS : Oui. On travaillait avec mon père en serrurerie pour la Maison familiale et je connaissais très bien le directeur. Alors il me dit « je vais voir ça ». Le lendemain, il me dit : « Il y a une place au Château si tu veux ». Et c'est comme ça que je suis entré au Château de Rezé.

CL : Comment ça s'est passé ?

MS : C'était en construction. Nous, notre cage d'escalier était finie mais le bâtiment où j'étais était en construction encore.

CL : C'était quel bâtiment ?

MS : Allée-du-Pellerin. Celui où il y a la Perception. Il y a quatre étages.

CL : Vous aviez déjà vécu en appartement ?

MS : Non, mais il a bien fallu s'y faire. Et puis on était jeunes à ce moment-là.

CL : Et je crois que c'était assez confortable ?

MS : Oui, oui, on était pas mal. On était bien.

CL : Quand vous vous êtes installés au Château de Rezé, à quoi ça ressemblait ?

MS : C'était un quartier en construction. Il y avait quelques rues. Des commerces, il y en avait pas. Il y avait une voiture qui passait, une camionnette, qui vendait quelques articles. Le boucher passait aussi. Il n'y avait pas de commerce du tout. Il s'est monté une petite supérette. Elle est restée un moment.

CL : L'accès était facile pour aller jusqu'à votre immeuble ?

MS : Oui, parce qu'il y avait quand même une rue de chaque côté de l'immeuble.

CL : Il n'y avait pas encore de transports en commun ?

MS : Non.

CL : Vous aviez une voiture ?

MS : Pas au début. J'avais une mobylette. Un solex même.

CL : Et votre femme ?

MS : Ben elle était à pied !

CL : Vous travailliez tous les deux ?

MS : A l'époque, oui. Elle travaillait à Chantenay chez Armor. Elle venait en vélo à Trentemoult et elle prenait le bateau.

[0'48"19] – Le retour à Trentemoult

CL : Qu'est-ce qui vous fait partir du Château de Rezé ?

MS : Disons qu'on avait déménagé. Comme on avait un gars, une fille, ils nous ont obligé à avoir une pièce de plus. On a donc déménagé et on se plaisait pas.

CL : Toujours au Château de Rezé ?

MS : Oui. Alors on a cherché et on a trouvé ici.

CL : Votre retour à Trentemoult, ça faisait longtemps que vous y pensiez ?

MS : Ah oui. Parce que les immeubles, c'est bien beau mais ça vaut pas être chez soi.

CL : Mais vous auriez pu être chez vous à Bouguenais ou dans d'autres coins de Rezé ?

MS : Ah non, non. Je suis à Trentemoult, moi, j'y reste. Quand on était Allée du Pellerin, on se plaisait bien, ça allait. Quand on a déménagé, oh la la, c'était pas bien ! C'est là qu'on s'est dit « *faut foutre le camp d'ici* ». Et on a trouvé là.

CL : Là, c'est pas une maison que vous avez fait construire ?

MS : Ah non, non. Je connaissais un des héritiers et puis un jour on était à parler ensemble : « *Tu veux pas acheter ma maison ?* ». Et ça s'est fait comme ça. Robert Chiffolleau. Sa mère était là.

CL : Les dix années passées au Château de Rezé, vous avez continué à vous engager sur des choses à Trentemoult ?

MS : Oui, même, je suis rentré au Syndicat d'initiatives en 57, alors ça date pas d'hier. Et j'en fais encore partie aujourd'hui. J'ai juste une carte de membre actif.

CL : Comment vous vivez ce retour à Trentemoult ?

MS : Je l'ai bien vécu. Mais par contre, y'avait du boulot à faire.

CL : Ça avait dû changer ?

MS : Les rues étaient à la même place. Ça a changé... y'a des gens qui arrivent et y'a des gens qui repartent. Autrement, ça a pas changé.

CL : Vous êtes arrivé en quelle année ?

MS : En 72. Ça va faire 40 ans.

CL : L'ambiance était la même par rapport à votre jeunesse ?

MS : On peut pas dire que c'est la même mais on n'a pas le même âge. On voit pas du tout pareil.

[0'52"04] – Parcours professionnel

CL : Vous avez été serrurier jusqu'à votre retraite ?

MS : Oui. Disons que j'ai travaillé avec mon père. Ensuite, en 73 je me suis mis à mon compte, j'ai pris la suite, jusqu'en 91. Et en 91, je suis parti travailler chez Tassé [PHON] à Nantes, une boîte d'électricité dans la Haute-Ile.

CL : Pourquoi vous avez arrêté d'être à votre compte ?

MS : Parce que c'était irrégulier. Des fois, on était débordé de boulot et quand on est débordé de boulot, on veut plus reprendre autre chose et après on se retrouve avec un trou. Alors on bouffe tout ce qu'on a gagné. Et pour finir l'activité boulot, c'était mieux de faire 4-5 ans ailleurs. Alors c'est ce que j'ai fait. On m'a demandé aussi de le faire. On est venu me chercher.

CL : Dans votre atelier, vous aviez des gars à votre... ?

MS : Non. J'ai eu des apprentis. [Mme Soulas, de loin : « Il a eu quand même son fils comme salarié pendant deux ans »] Il est serrurier lui aussi. Mais il a appris son métier à Michelet. Et il est toujours dans la branche. Il a sept-huit gars sous sa coupe actuellement.

[0'54"43] – Les loisirs d'adultes

MS : Les sorties familiales...

Mme Soulas : [de loin] Ce qui est important, c'est les cars de familles.

MS : Ah oui, nous avons organisé des voyages. C'est nous, avec ma femme qui organisons ça. On voulait faire un car de familles et comme ça remplissait pas le car on a invité des amis. On n'a pas créé d'association, on faisait ça comme ça. Je m'arrangeais avec le car pour avoir le prix.

CL : C'est vous qui trouviez le lieu où aller ?

MS : Disons que la première année, on a été aidés par une certaine personne qui connaissait là-bas. On allait en week-end de neige. Alors on avait une équipe qui skiait, les jeunes, et puis les moins jeunes qui allaient là-bas pour se promener. Mais seulement fallait les occuper les autres aussi. Alors on emmenait les jeunes à la neige. Par exemple à Luz-Saint-Sauveur. Mais l'autre équipe, fallait l'occuper, alors on emmenait l'autre équipe à Gavarnie. Et l'après-midi, on allait chercher les jeunes. Le lendemain, on allait à Barèges, chez Louissette. Là on y allait tout le monde. C'était bien, hein !

CL : Là on est en quelle année ? Ça a commencé quand ?

MS : On a dû commencer ça en 90. On y a été dix ans à peu près. On a arrêté en 2000.

CL : Vous emmeniez vos enfants ?

MS : Oui. On allait là-bas pour trois jours. Le point d'attache, c'était Luz.

CL : Au quotidien, il y avait des moments en famille ? Le dimanche ?

MS : Le dimanche, non.

CL : Vous aviez des sorties ?

MS : Non. On restait pas mal...

[1'02"00] – Ce qui a le plus changé à Trentemoult

MS : Ce qui a le plus changé c'est les gens. Ce sont pas les mêmes. D'abord, ceux qui étaient avant, ils sont morts. Ceux qui étaient autrefois là, les trois-quarts venaient des Chantiers. Même plus. Il y avait également des anciens marins, des pêcheurs. Il y avait très peu de noblesse, à part certains capitaines au long cours. Il faut dire que Trentemoult avait vieilli, parce que dans toutes les maisons de Trentemoult, il y avait des vieux. Il est arrivé il y a une vingtaine d'années, qu'ils étaient prêts à fermer l'école. Y'avait plus de gosses. Les vieux, ils font plus de gosses ! Et il est arrivé plusieurs concours de circonstances. Les vieux sont morts et il est resté pas mal d'habitations libres. Il est venu s'implanter sur Rezé des délocalisations, notamment le truc rue de la Commune. Il y a eu des boîtes de Paris qui sont venues avec leur personnel. Ces gens-là avaient une certaine somme pour pouvoir s'installer à Trentemoult. C'est ces gens-là qui ont acheté beaucoup de maisons à Trentemoult. Mais seulement c'étaient plus des ouvriers de chez Dubigeon. Les trois-quarts c'étaient des Parisiens. C'est pas le même mode de vie. Après ça, il y a eu le film [La Reine Blanche]. Et il est arrivé beaucoup de gens qui ont connu Trentemoult avec ça et beaucoup sont venus s'installer ici. Maintenant on trouve beaucoup de professions libérales. Des médecins, des docteurs, y'en a plein à Trentemoult. Des artistes, beaucoup d'artistes, les peintes, les sculpteurs. Des profs, il y a beaucoup de profs, d'éducateurs. Autrefois, il n'y avait pas ces gens-là. Je veux pas dire qu'ils sont plus mal que les autres, hein.

CL : A vos yeux, qu'est-ce que ça change ?

MS : Maintenant ça va à peu près. Mais quand ces gens-là sont arrivés, on les entendait discuter. Pour eux, avant eux Trentemoult n'existait pas. Ça plaisait pas tellement, ça. Maintenant, ça va. Certains sont arrivés en disant : « *On va faire ci, on va faire ça !* ». Et puis ils ont essayé, ou pas essayé. Et puis en fin de compte, ils ont rien fait de bien. Ni de mal non plus. C'est pour ça que Trentemoult a changé. Quand on disait que Trentemoult vieillissait, ça s'est très très rajeuni parce que ça fait au moins trois ou quatre classes de plus qu'ils ont fait là. Alors qu'avant, l'école était prête à fermer.

[1'06"31] – La chanson des régates

MS : C'est une chanson qui a été faite au départ par Émile Gomin. Et mon père ensuite a rajouté un couplet à cette chanson.

CL : C'était une chanson qui était faite pour quoi ?

MS : Qui pouvait être chantée pour l'animation des régates.

CL : Vous la chantiez tout seul Émile ?

Émile Gomin : C'est-à-dire qu'on chante généralement le refrain ensemble mais moi je chante le premier couplet et lui le second.

[Enregistrement de la chanson, interprétée par Émile Gomin et Michel Soulas].
